

## LE FRANÇAIS DE LA PRESSE CAMEROUNAISE : ENTRE NORME ET USAGES

Emmanuel Ngué Um

Université de Yaoundé I & HPSL – Université de Fribourg-en-Brisgau

### Introduction

La presse peut-elle être considérée comme un observatoire de la dynamique du français dans un pays tel que le Cameroun ? On peut répondre à cette question par l'affirmative en avançant deux ordres d'arguments. En premier lieu, le journaliste étant lui-même membre de la communauté linguistique nationale<sup>1</sup>, il est légitime de considérer ses productions comme étant, au moins en partie, le reflet d'une praxis partagée. Ce premier argument en appelle un second, qui se rapporte à la dimension médiatique qui sous-tend l'activité de la presse, et qui fait du journal un produit destiné à être consommé par un lectorat cible. On peut alors assimiler les productions journalistiques à des « denrées » dont la qualité doit être conforme aux normes d'appréciation en vigueur au sein de la clientèle cible.

Faut-il alors considérer l'écriture journalistique comme une écriture transparente qui serait dans un rapport d'isomorphisme avec les pratiques langagières de la collectivité dans laquelle elle s'inscrit ? Il est évident qu'on ne saurait être, ici, aussi affirmatif que dans la précédente interrogation. Car si l'individu qu'est le journaliste appartient bel et bien à une communauté linguistique donnée, sa fonction, quant à elle, l'assigne à une strate particulière dans l'ordonnement sociologique de la communauté considérée. Entre ces deux pôles identitaires se dresse une marquerie de paramètres relevant de divers ordres de structuration (sociolinguistique, socio-historique, psycho-sociale, etc.), qui influent sur les choix langagiers du journaliste. Dans le cas du Cameroun et certainement partout ailleurs, le journaliste est considéré comme appartenant à l'élite intellectuelle, c'est-à-dire à la classe des personnes ayant atteint un haut niveau d'instruction à l'école. Or, qui dit niveau d'instruction dit aussi, de manière implicite ou non, niveau de maîtrise de la langue d'éducation qui se trouve être, pour la majorité des Camerounais et des journalistes, le français<sup>2</sup>.

À la présomption de « bon usager » de la langue française qui est associée aux praticiens de l'écriture journalistique, se mêle un sentiment normatif particulièrement prégnant dans la conscience collective, notamment chez les locuteurs acro-

---

<sup>1</sup> L'idée de l'existence d'une communauté linguistique camerounaise a été défendue en premier par Jikong (1985). Nous (Ngué Um 2010) l'avons reprise et affinée dans notre thèse de doctorat qui a porté sur l'expression de l'interrogation en français parlé au Cameroun.

<sup>2</sup> L'autre langue d'éducation étant l'anglais notamment dans les deux régions anglophones du pays (le Nord-Ouest et le Sud-Ouest), ou dans les établissements scolaires en zone francophone qui mettent en pratique le système d'éducation en vigueur dans la partie anglophone.

lectaux<sup>3</sup>. Il convient de donner tout son sens ici au terme « sentiment », qui offre l'avantage de situer la sensibilité à la norme plus au niveau des représentations collectives que dans les pratiques réelles des locuteurs. Pour des raisons historiques bien connues, liées d'une part à l'évolution de la langue française en France<sup>4</sup> et d'autre part au passé colonial du Cameroun et aux politiques linguistiques qui en ont résulté<sup>5</sup>, le français, bien plus que l'anglais dans la partie méridionale du pays, est entouré d'un voile de puritanisme qui suscite de la part d'une catégorie de ses usagers et encore de nos jours, qui plus est à l'écrit, une forte propension à la correction.

Parallèlement au sentiment normatif fortement ancré dans la collectivité des locuteurs du français<sup>6</sup> – le bon maniement de la langue française l'emportant généralement sur le savoir-faire technique ou technologique par exemple, lorsqu'il s'agit d'évaluer le degré d'assimilation de la civilisation moderne par un individu –, et même à contre-courant de ce sentiment, la langue française subit une différenciation découlant aussi bien du phénomène de contact avec les langues locales<sup>7</sup>, que des paramètres relevant de l'axe social. Il en résulte une langue « éclatée » (Mendo Zé 1999 : 334) qui fait l'objet de théorisations diverses de la part des chercheurs<sup>8</sup>, mais dont les manifestations sont si multiformes et omniprésentes dans les pratiques quotidiennes qu'elles n'épargnent aucune couche sociale ni aucune instance de communication. Le français se retrouve ainsi au Cameroun dans une situation dichotomique dans laquelle deux forces opposées (exo- et endo-) exercent une action réciproque l'une sur l'autre dans la conscience d'une catégorie de locuteurs.

Longtemps décrits en termes d'écarts ou de fautes par rapport à la norme prescrite, et imputables à un apprentissage défectueux ou à l'effet irrigateur des langues du substrat, les phénomènes variationnels tendent de plus en plus à recevoir une légitimation de la part du corps social autant que dans la communauté scientifique<sup>9</sup>. L'idée d'une norme endogène du français fait son chemin y compris chez les puristes, même si elle demeure encore une simple abstraction, en l'absence d'études

---

<sup>3</sup> Nous n'employons ce terme que pour connoter la catégorie des locuteurs du français ayant atteint un niveau élevé d'instruction à l'école (niveau universitaire), sans préjuger d'une théorisation trilogique des pratiques du français au Cameroun en fonction du niveau d'éducation des locuteurs.

<sup>4</sup> Voir par exemple Frei (1921) ; Gadet (1992).

<sup>5</sup> Echu (1999).

<sup>6</sup> Il est souvent fait aux locuteurs francophones le reproche d'être si frileux vis-à-vis du « bon usage » qu'ils en éprouvent d'énormes difficultés à se « jeter à l'eau » lorsqu'il faut communiquer en anglais, même après avoir appris cette langue pendant toute la durée de leur scolarité jusqu'à l'université ; à l'opposé, les locuteurs anglophones eux, moins soucieux de la correction, osent parler le français même lorsqu'ils n'en ont pas encore une bonne maîtrise.

<sup>7</sup> On dénombre au Cameroun plus de 250 langues identitaires (Grimes 1996 ; Dieu *et alii* 1983 ; Bitjaa Kody 2003).

<sup>8</sup> Le collectif dirigé par Mendo Zé (1999) offre une palette d'études intéressantes et multidimensionnelles consacrées à la dynamique du français au Cameroun, qui s'inscrivent, pour quelques-unes, dans la continuité des travaux menés par Renaud (1976) sur le même phénomène.

<sup>9</sup> Voir à cet effet les nouvelles approches descriptives appliquées à des corpus de français oraux (Feussi 2006 ; Simo 2009, Ngué Um 2010) et de camfranglais (Eloundou, à paraître), etc.

à base empirique fiables qualitativement et surtout quantitativement, susceptibles d'en faciliter la systématisation.

Le texte qui va suivre s'attachera à étudier la gestion du dualisme linguistique (Minyono-Nkodo 1999) où se trouve la langue française au Cameroun notamment dans la presse écrite. Nous partirons du postulat selon lequel l'écriture journalistique au Cameroun révèle un compromis délicat entre deux pôles variationnels du français, dont l'un est la norme de référence (N1), et l'autre la norme ou les normes locale(s) (N2) résultant des usages ordinaires attestés dans la plupart des interactions quotidiennes. La pratique rédactionnelle dans la presse apparaît alors comme un délicat exercice d'équilibriste où le journaliste est généralement amené à rendre compte (sous forme de reportages, de chroniques ou de rubriques) des événements dont la rationalité relève d'un univers ethnographique qui possède ses propres schémas communicationnels (Manessy 1994). Relevant de l'écrit et donc bénéficiant d'une moindre liberté praxéologique, la presse se trouve alors sans cesse écartelée entre la norme (N1) et les usages (N2), donnant lieu souvent à une écriture mêlée.

## 1. Corpus et méthodologie

Cette étude est basée sur une liste de base comportant 1.433 attestations tirées de 120 numéros de huit journaux différents, avec une moyenne de quinze numéros par journal. La plupart de ces titres proviennent d'un corpus qui a servi à l'élaboration de l'ouvrage publié par Nzesse (2009) sur l'innovation lexicale dans la presse camerounaise. Les publications exploitées par l'auteur s'étalent sur un espace chronologique qui va de 1990 à 2003. Les journaux suivants – entre autres titres figurant dans le corpus original de Nzesse – ont été retenus dans le cadre de notre étude : *Cameroon Tribune (CT)*, *Le Messenger (LM)*, *Challenge Hebdo (CH)*, *La Nouvelle Expression (NE)*, *Le Popoli (LP)*, *100 % Jeune (CCJ)*, *Galaxie (GAL)*, et enfin *La Vision (LV)*. D'après Nzesse (2009 : 45), le recensement des « particularismes » s'est effectué sur la base de trois critères : le critère de fréquence, le critère de dispersion chronologique, c'est-à-dire la récurrence d'un terme par exemple d'une année à l'autre, et enfin le critère de dispersion géographique « pour éviter la sélection d'items dont l'emploi eût été trop exclusivement cantonné à une région, voire à une ville ».

Si les deux premiers critères nous paraissent pertinents en ce qu'ils permettent de vérifier la stabilité des formes recensées dans les pratiques collectives, le troisième critère, en revanche, est peu significatif au regard du corpus mobilisé par l'auteur. En effet, les différents journaux exploités ont leur siège soit à Yaoundé, soit à Douala exclusivement, et ne revendiquent aucune emprise géographique particulière. On ne saurait par conséquent dire de tel ou de tel journal qu'il reflète une parlure régionale spécifique. En revanche, le critère de transversalité nous paraît plus approprié ; un item attesté dans plusieurs journaux et de manière récurrente étant plus à même d'avoir acquis une certaine stabilité au sein de la communauté des locuteurs du français.

Sur la base des recensements effectués dans l'inventaire de Nzesse (2009), nous avons appliqué une évaluation statistique visant à dégager le taux relatif de transfert des éléments linguistiques de N2 vers N1 dans les différents journaux retenus. En partant de la situation de dualisme linguistique du français exposée plus

haut, nous construisons l'hypothèse selon laquelle N1 est la matrice variationnelle et correspond à la variété haute, alors que N2 est la variété basse ou enchâssée.

Certains des exemples qui figurent dans notre texte ont été tirés de publications plus récentes des quotidiens *Cameroon Tribune*, *La Nouvelle Expression*, *La Météo* et *Le Jour*, ce dernier ne figurant pas dans le corpus de base. Les faits de langue ainsi identifiés n'ont pas été pris en compte dans l'exploitation statistique des données ; ils servent simplement à illustrer des cas de transfert, et leur nombre est limité par rapport au corpus global. Le but était de voir si certaines formes sont plus ou moins chronologiquement situées. Le constat d'ensemble est que la grande majorité des phénomènes reviennent d'une manière fréquente et régulière à travers les années.

## 2. La presse camerounaise : quelle écriture pour quel lectorat ?

L'univers de la presse écrite francophone au Cameroun regroupe une palette d'une vingtaine de journaux dont une quinzaine paraissent régulièrement. Depuis l'avènement du multipartisme survenu en 1990, plusieurs titres ont vu le jour aux côtés des deux quotidiens *CT* et *LM* qui occupaient principalement le paysage médiatique. Au fil des années qui ont suivi, l'univers de la presse s'est enrichi d'autres nouveaux titres. À ce jour, il est difficile de dresser une liste exhaustive des journaux existant au Cameroun, au regard de l'irrégularité de certaines parutions. Il existe néanmoins un « noyau dur » qui regroupe les journaux les plus réguliers et les mieux diffusés, au nombre desquels figurent ceux que nous avons retenus.

En fonction de leur périodicité, on distingue des quotidiens à l'exemple de *Cameroon Tribune*, *Mutations*, *La Nouvelle Expression*, *Le Messager* ; des hebdomadaires et des bihebdomadaires tels que *La Météo*, *L'Effort Camerounais*, *Vision*, *Galaxie*, *Ouest-Echo (OE)* ; des journaux à périodicité indéterminée à l'instar de *Le Détective* ou encore *L'Œil du Sahel (ŒS)*.

Les journaux camerounais se répartissent en deux blocs institutionnels à savoir d'une part, la presse publique représentée par le quotidien bilingue *CT*, proche du gouvernement, et d'autre part la presse privée. Cette dernière se laisse répartir en quatre sous-catégories que sont : la presse privée à caractère « national », implantée à Yaoundé et Douala (ex. *MUT*, *NE*, *LM*, *LJ*, *MET*, *LPP*) ; la presse privée confessionnelle (ex. *EC*) ; la presse privée associative (*100 % Jeune*) ; la presse privée régionale (ex. *ŒS*, *OE*).

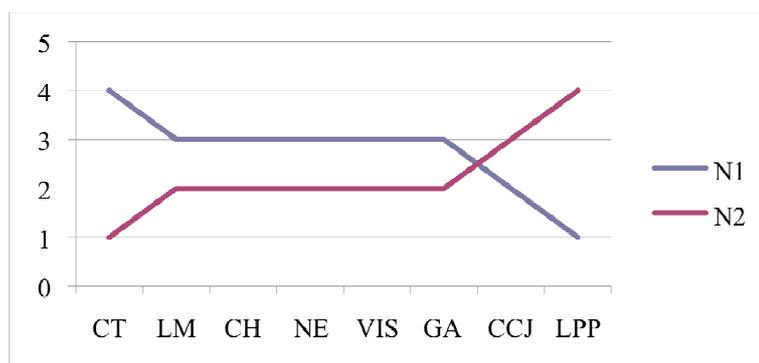
De par leur profil éditorial, on distingue des journaux d'information (ex. *CT*, *LM*, *NE*, *LJ*, *MET*) ; des journaux satiriques (ex. *LPP*, *Mami Wata (MW)*) ; des magazines (*100 % Jeune*, à caractère éducatif).

En fonction de leur statut institutionnel et de leur profil éditorial, les différents journaux tendent à s'adresser en priorité à un public bien déterminé. Ainsi, un quotidien tel que *CT*, média d'État et vitrine de l'action gouvernementale, cible davantage les administrations publiques où il est d'ailleurs distribué de façon systématique, les représentations diplomatiques, les milieux d'affaires et touristiques, ainsi que les grandes entreprises. À côté de la presse gouvernementale, les journaux privés d'information, plus souvent critiques envers le gouvernement, visent en priorité une certaine élite instruite et sensible aux questions politiques, économiques et sociales que suscite l'actualité au quotidien. La presse satirique, elle aussi critique en-

vers les gouvernants et s'appuyant généralement sur la caricature (*LPP*, *MW*), touche un public plus large et moins élitiste, puisqu'elle communique avant tout par l'image sur des sujets politiques aussi bien que sur des faits de société. La presse professionnelle représentée par *L'Effort Camerounais*, davantage axée sur les questions de spiritualité, a tendance à être politiquement plus neutre. Son lectorat se recrute en priorité parmi les chrétiens catholiques, plus spécialement ceux vivant dans les centres urbains, et donc potentiellement éduqués et à même de saisir par la lecture le message pastoral. Enfin les magazines, plus spécialisés dans le traitement de certains phénomènes de société (les MST, le SIDA, etc.), ont un pendant identitaire plus marqué. C'est ainsi que *100 % Jeune* par exemple, comme son nom l'indique, s'adresse explicitement à un public jeune.

Ce profilage permet de dessiner une courbe des tendances normatives de l'écriture journalistique en milieu camerounais comme il ressort du graphique ci-après. Sur les huit titres choisis, nous avons affecté des coefficients de sensibilité aux normes N1 et N2 respectivement, sur une échelle de gradation qui compte quatre degrés.

**Figure 1.** Sensibilité de la presse camerounaise aux normes endogène (N2) et exogène (N1) du français.



Ces tendances, qui ont simple valeur d'hypothèses, préjugent *a priori* de la propension moyenne pour chaque catégorie de journal à réguler le flux de transfert dans l'écriture journalistique. Mais le traitement statistique des 1.433 exemples que nous avons recensés dans les huit différents titres retenus tend à contredire ces tendances, ainsi que le montre le tableau suivant :

**Tableau 1 :** Volume des transferts de N2 dans N1 dans quelques journaux camerounais

Titres	CT	LM	CH	NE	VIS	GA	CCJ	LPP	Total exemples
Ex.	309	214	147	181	06	19	101	456	1.433
%	21,56%	14,93%	10,25%	12,36%	0,41%	1,32%	7,04%	31,82%	

Il ressort des valeurs qui précèdent que, quantitativement, un journal *a priori* fortement sensible à N1 tel que *CT*, recourt plus souvent à N2 que ne le font ceux des journaux supposés moins conservateurs vis-à-vis de N1. Seul *LPP* confirme les tendances relevées plus haut. Un tel décrochage peut en partie s'expliquer par la consistance physique des différents journaux, notamment en termes de nombre de pages. Alors que les colonnes du quotidien national *CT* s'étendent en moyenne sur une trentaine de pages par publication, les journaux privés, quant à eux, ne comptent en moyenne qu'une vingtaine de pages par numéro, les moyens financiers à la disposition des différents journaux n'étant pas égaux. On peut aussi mettre en cause la subjectivité du chercheur-recenseur (ici Nzesse) qui, en fin de compte, est seul à décider de ce qui constitue ou pas un particularisme.

Même en tenant toutefois compte de la subjectivité du recenseur, et même en supposant une certaine marge d'erreurs dans le choix des particularismes, on reste néanmoins frappé par la masse d'occurrences qu'il est possible de relever dans un journal comme *CT*, promoteur officiel de l'image du Cameroun, au fil de ses publications. Le même constat peut s'étendre au journal *LM*, proche de l'opposition, mais affichant aussi, d'après notre courbe, une sensibilité élevée vis-à-vis de la norme N1. Cette ouverture de la presse officielle et celle de l'élite intellectuelle aux usages ordinaires témoignent de la vitalité de la norme endogène du français. Elle est aussi révélatrice de la dimension fonctionnelle de cette norme dans la communication sociale (Frei 1921), et constitue sans doute un compromis utile entre une norme du français reçue et une ou des norme(s) endogène(s) plus adaptée(s) à l'environnement ethnographique local (Manessy 1994).

### 3. Typologie des formes de transfert de N2 vers N1 dans l'écriture journalistique au Cameroun

Postuler l'existence d'une *norme endogène* du français au Cameroun constitue la plupart du temps une panacée terminologique pour caractériser un ensemble d'usages créatifs<sup>10</sup> multifformes et participant de diverses fonctions langagières. Cependant une observation fine de ces usages à partir de l'écriture journalistique par exemple, révèle très vite que la circulation du matériau variationnel de la norme périphérique vers la norme matricielle se fait de manière sélective et disproportionnée, d'une part au niveau microstructural selon la catégorie grammaticale des éléments de transfert (Tableau 2), et d'autre part au niveau macrostructural selon le sous-système auquel ces éléments appartiennent.

#### 3.1. Au niveau microstructural

Il est apparu que près des deux tiers des occurrences retenues dans l'ensemble des huit journaux appartiennent à la catégorie nominale, les verbes simples et les locutions verbales, les adverbes et enfin les adjectifs n'occupant qu'un pourcentage marginal, tel qu'il ressort du tableau ci-après :

---

<sup>10</sup> Pour Guilbert (1975 : 21), c'est peut-être même « la valeur linguistique du concept de norme qui [est à mettre] en cause. »

**Tableau 2.** Taux de fréquence relative des formes de transfert en fonction de leur catégorie grammaticale

<i>Noms</i>	<i>Adjectifs</i>	<i>Verbes simples</i>	<i>Adverbes</i>	<i>Locutions verbales</i>
342	23	52	9	47
72,30%	4,86%	10,99%	1,9%	9,93

Les différentes catégories grammaticales soumises au phénomène de transfert dans l'écriture journalistique appartiennent toutes à la classe des mots dits « pleins », c'est-à-dire des mots auxquels peut être attachée une signification propre, nous y reviendrons.

### 3.2. Au niveau macrostructural

Le niveau macrostructural correspond ici aux différents paliers de description linguistique dans lesquels les formes de transfert peuvent être situées. Nous pouvons aussi parler de sous-systèmes linguistiques, et nous en avons distingué trois types : les transferts lexicaux, les transferts sémantiques et les transferts pragmatiques.

#### 3.2.1. Les transferts lexicaux

Il s'agit de mots ou expressions directement empruntés aux langues locales ou forgés localement par néologie (ex. *fey-man-ia*)<sup>11</sup> :

- (1) <sup>12</sup>Mais, depuis l'achèvement de ces ouvrages, le transport des personnes et des biens se passe sans aucun encombrement, ce qui fait la joie des *clandos*<sup>13</sup> du coin. (*La Nouvelle Expression*, n°092 du lundi 08 décembre 2010, p. 3)
- (2) Le véritable challenge à l'heure actuelle est de se départir de cette image collante de la *feymania* selon laquelle, pour paraphraser un air à succès, seul *le bas ventre et le ventre*<sup>14</sup> sont à considérer. (*Cameroon Tribune*, n°8992 / 5191, 2007, p. 17)
- (3) Toujours est-il que dans cet établissement, la colère des parents d'élèves est au comble, surtout que certains ont *djoni*<sup>15</sup> sur 3 kilomètres et sont épuisés. (*Le Popoli*, n°024, 2003, p. 7)

<sup>11</sup> *Fey* (du pidgin-english), signifie 'escroquer' ; *-man-* (de l'anglais, via le pidgin-english), 'personne, quelqu'un' avec valeur nominalisante ('celui qui fait') ; *-ia*, suffixe dérivationnel à valeur nominalisante. Le couple dérivationnel *-man-ia* semble composé par néologie sur le modèle de *cleptomanie* ou de *maniaque*.

<sup>12</sup> Seuls les italiques dans les différents exemples sont de nous.

<sup>13</sup> « Véhicule de transport public exerçant dans l'illégalité » (Nzesse 2009 : 73).

<sup>14</sup> Transfert pragmatique. Titre d'une chanson phare créée par une chanteuse locale, pour caractériser ce qui correspond d'après elle aux deux points faibles des hommes, à savoir la nourriture et le sexe.

<sup>15</sup> 'Marcher à pied', résulte d'une suite de processus créatifs complexes à partir de « Johnny Walker », nom d'une marque de whisky bien connue.

### 3.2.2. Les transferts sémantiques

D'après Jarvis & Pavlenko (2008 : 75) :

In contrast to formal lexical transfer, semantic transfer – or lexicosemantic transfer or simply semantic transfer – is most evident in (a) the use of an authentic target-language word with a meaning that reflects influence from the semantic range of a corresponding word in another language [...] or (b) the use of a calque in the target language that reflects the way a multi-word unit is mapped to meaning in another language.

Les exemples qui suivent illustrent quelques cas de transferts sémantiques

- (4) On le voit bien, la jeune fille n'était pas un *gibier*<sup>16</sup>, une cavalière inexperte. La preuve, elle ne s'est pas laissée faire face au chantage du *sponsor*<sup>17</sup>. (*Cameroon Tribune*, n°9158 / -5357, 2008 : 2)
- (5) Deux handicapés *frappent*<sup>18</sup> un million à huit hommes valides. (*Le Popoli*, n°157, 2004, p. 1)
- (6) Il faut vraiment *attacher le cœur*<sup>19</sup> pour être à certains endroits de Yaoundé à certaines heures. (*Cameroon Tribune*, n°9141 / -5340, 2008, p. 11)

On pourrait autrement se référer à cette catégorie de transferts comme relevant de la néologie sémantique, que Guilbert (1975 : 64) définit comme étant « l'apparition d'une signification nouvelle dans le cadre d'un même segment phonologique ». Dans les exemples qui précèdent en effet, l'emploi des termes *gibier*, *sponsor* et *frappent*, de même que la combinatoire *attacher le cœur* fait apparaître un faisceau de sèmes nouveaux du point de vue de N2, et qui ne sont pas conformes à la trajectoire sémantique de ces unités lexicales dans N1.

### 3.2.3. Les transferts pragmatiques

Toujours d'après Jarvis et Pavlenko (2008 : 107), les transferts de type pragmatique font appel à la compétence illocutionnaire du locuteur ; ils impliquent : « effects both in a person's perception and performance of speech acts and in the socially influenced variation that occurs in that person's language comprehension and use ». Les termes et expressions soulignés dans les exemples qui suivent n'ont de valeur illocutoire particulière que dans les contextes discursifs où ils s'insèrent, et en vertu d'une compétence socio-pragmatique partagée aussi bien par le journaliste que par le lecteur.

<sup>16</sup> 'Personne naïve, constituant une proie facile à duper'.

<sup>17</sup> 'Personne qui pourvoit (généreusement) aux besoins financiers et matériels d'une autre personne'. Se dit surtout d'un homme (généralement marié et nanti) qui entretient financièrement une maîtresse (généralement plus jeune). Le terme « sponsor » connote alors, parfois de façon péjorative, un type de relation purement matérialiste.

<sup>18</sup> 'Escroquer', 'duper'.

<sup>19</sup> 'Endurer d'une manière stoïque', 'supporter une situation inconfortable ou pénible'.

- (7) Bonjour voisin *C'est comment*<sup>20</sup> ? Tu dois t'habituer. Ici c'est la galère. Le jour où tu as un peu tu donnes pour moi *pardon*<sup>21</sup>.  
(*Le Messenger*, n°2079, 2006, p. 6)
- (8) Joint au téléphone, alors que nous allions sous presse, ce dernier n'a pas voulu s'exprimer sur le sujet, rétorquant au reporter de la météo : « *Mon frère, mon frère, même un dimanche*<sup>22</sup> ? ». (*La Météo*, n°314 du 15 novembre 2010, p. 9)
- (9) *Bon chef*<sup>23</sup> [...] voilà ta bière *attache le cœur*<sup>24</sup> ! Tu sais *que*<sup>25</sup> c'est nous *nous*<sup>26</sup>, tant que nous sommes en route.  
(*Le Messenger Popoli*, n°721, 2002, p. 2)

Les processus de transfert des formes linguistiques de N2 vers N1 semblent obéir à certaines contraintes structurales. Au niveau microstructural, les transferts qui appartiennent à la catégorie nominale et qui ont dans le discours journalistique une fonction référentielle (les noms) sont beaucoup plus fréquents que les formes prédicatives (verbes, adverbess, adjectifs, locutions), et bénéficient d'une plus grande licence dans l'écriture journalistique. Cette disproportion peut s'expliquer par le fait que, à travers les langues du monde, les noms sont généralement plus fréquents que les verbes par exemple (Hagège 1982). En d'autres termes, il y a moins d'événements que d'objets qu'ils relient. Lorsque l'on considère que le français ne se trouve pas au Cameroun dans son aire d'expansion « naturelle », la fréquence de la catégorie nominale dans les flux de transfert dans l'écriture journalistique peut alors correspondre à un processus de compensation du déficit référentiel de la langue française face aux réalités locales. L'emprunt aux langues de contact et la création néologique sont alors mis en œuvre.

- (10) Le *kanga*<sup>27</sup> plus cher sur les rives du Nyong.  
(*Le Jour*, n°0408 du mardi 24 mars 2009, p. 13)
- (11) Le *dibala* ou le culte des ancêtres *sawa*.  
(*Le Jour*, n°0572 du mardi 17 novembre 2009, p. 12)

<sup>20</sup> L'expression « c'est comment ? » peut avoir plusieurs valeurs pragmatiques. Elle peut avoir une valeur phatique rituelle (*comment ça va ?*) ou au contraire elle peut avoir une valeur modale adversative, comme dans l'exemple ci-dessus.

<sup>21</sup> Marqueur de politesse, mais aussi indicateur de posture interactive.

<sup>22</sup> Deux processus pragmatiques sont à l'œuvre dans ce segment d'énoncé. Le premier (« mon frère, mon frère »), peut être considéré comme un marqueur de politesse et un réducteur de distance interlocutive. Mais il s'agit en réalité d'un argument « éthique » (d'après la rhétorique aristotélicienne) visant à établir la sincérité du locuteur. Le deuxième processus est associé à la modalité interrogative. Il ne s'agit pas d'une vraie question, mais d'une « interrogatoire déontique » (Ngué Um 2010) par laquelle le locuteur cherche à neutraliser une attente en la rendant invalide.

<sup>23</sup> « Chef » désigne métaphoriquement toute personne appartenant aux forces de sécurité ou de défense. Employé sous forme vocative (comme ici), ce terme est un indicateur de place interactive et un marqueur de politesse.

<sup>24</sup> Transfert sémantique.

<sup>25</sup> Formule argumentative polyphonique par laquelle on cherche à faire assumer *a priori* un propos, une attitude, une conviction à autrui.

<sup>26</sup> 'Entre nous' ; autre stratégie argumentative visant à réduire la distance interlocutive entre les partenaires de l'interaction verbale.

<sup>27</sup> Une espèce de poisson.

- (12) Dans la nuit du 22 au 23 mai 2008, vers 1h du matin, le *moto-taximan*<sup>28</sup> Séverin Tchato est poignardé mortellement au quartier Tsinga par deux passagers qui avaient embarqué, et qui le dépouillent de son engin. Le *bendskineur*<sup>29</sup>, conduit à l'hôpital, rend l'âme au petit matin. Un autre *moto-taximan*, Alfred E., accouru en entendant les cris de la victime, est témoin d'une partie de la scène. (*Cameroon Tribune*, n°9713/5914 du lundi 01 novembre 2010, p. 16s)

La fréquence des noms dans la presse peut aussi recevoir une explication fonctionnelle. Étant une catégorie non prédicative<sup>30</sup>, le nom se retrouve plus souvent dans une fonction thématique, autrement dit, il est plus souvent porteur d'une information connue. Les catégories prédicatives que sont le verbe, l'adjectif ou encore l'adverbe, moins porteuses des marques d'identification et de référence, se retrouvent au second plan dans le processus de production du sens ; elles sont par conséquent moins exposées au processus de transfert. L'exposition au transfert atteint une valeur nulle pour les catégories « vides » (prépositions, conjonctions) ; ces catégories se situent ainsi dans une zone « non variable » du français. On peut donc en conclure que le degré d'incursion de N2 vers N1 dans la presse camerounaise dépend de la zone de variabilité où se situent les éléments de transfert. Inversement, la perméabilité de N1 vis-à-vis de N2 dépend de la fonctionnalité des éléments transférables.

Au niveau macrostructural, l'échelle de gradation va du lexical au pragmatique. Plus on descend dans cette échelle, plus on densifie l'emprise de la norme endogène, et plus le marquage métalinguistique sera visible. C'est ce qui justifie que leur emploi se situe majoritairement dans le cadre soit d'un discours rapporté ou polyphonique, soit d'un discours dialogal. On peut donc mesurer le degré de pénétration de N2 dans N1, ou, en d'autres termes, le degré de vernacularisation de N1 par la nature et le volume du matériau de transfert. Au regard des proportions de chaque type de transfert dans la presse ainsi qu'il ressort des analyses précédentes, on est encore loin d'une écriture journalistique libérée de l'emprise de la norme de référence. Ceci apparaît davantage à travers le traitement métalinguistique des formes de transfert.

#### 4. Traitement métalinguistique des formes de transfert dans la presse camerounaise

Le dénivèlement des métadiscours se rapportant à la norme de référence d'une part et à la norme endogène d'autre part aboutit, nous l'avons vu, à un déploiement matriciel des deux normes. Il s'ensuit que les formes provenant de N2 ont tendance à être marquées métalinguistiquement. Ce marquage peut être interprété à notre avis comme une stratégie de distanciation métadiscursive du journaliste par rapport aux formes de transfert. Il y a comme une espèce de pudeur, de *mea culpa*

<sup>28</sup> 'Conducteur de moto-taxi'.

<sup>29</sup> Création néologique à partir d'une dénomination associée à un rythme musical local, en l'occurrence le « bend-skin », qui signifie littéralement 'danser en se courbant'. Cette attitude physique a été transposée à celle que l'on adopte en conduisant une motocyclette.

<sup>30</sup> Tout en sachant qu'il existe dans les langues africaines et notamment les langues bantoues, une proportion importante de noms prédicatifs (Creissels 1991).

même qui accompagne les processus de transfert dans l'écriture journalistique, et qui se traduit par :

- l'emploi des guillemets, exemples « clandos » (1), « feymania » (2), « sponsor » (4) et « attacher le cœur » (6), etc.

L'emploi des guillemets pour marquer une forme empruntée s'observe généralement dans le cas des xénismes ou des pérégrinismes (Guilbert 1975 : 92s). On considère alors que le terme emprunté n'est pas encore totalement intégré dans la langue cible. Les exemples qui précèdent ne sauraient rentrer dans cette catégorisation lorsque l'on se situe du côté de la norme endogène du français, dans la mesure où ces items sont parfaitement diffusés au sein de la communauté linguistique francophone du Cameroun. En se plaçant toutefois du côté de la norme exogène, ce qui est le cas d'une certaine presse, le recours au marquage métalinguistique pour des termes par ailleurs largement partagés, ne peut que témoigner d'une forme de résistance de N1 vis-à-vis de N2 dans l'écriture journalistique camerounaise.

- L'usage de la citation et plus généralement du discours polyphonique à travers différentes formes de discours rapporté, comme en (8). L'exemple (13) représente un cas plus subtil de discours polyphonique, car l'emploi du verbe *arroser* est implicitement attribué à un tiers parlant à des fins de marquage sémantique, et de distanciation métadiscursive.

(13) Le 20 septembre au soir, lorsque N. Fundung 28 ans, moto taximan<sup>31</sup>, perçoit les revenus de sa participation à la cotisation d'un montant de 400 000 F. Il décide en accord avec un ami, d'aller *arroser* l'événement dans son bar habituel dénommé « Royaume » au quartier Manguier. (*Cameroon Tribune*, n°9713 / 5914 du lundi 01 novembre 2010, p. 16s)

- Le recours au discours dialogal, qui constitue une stratégie d'émancipation par rapport à la norme exogène, dans ce sens qu'il crée pour le journaliste un espace de liberté que les différentes rédactions des journaux s'aménagent pour relâcher la zone de tension entre N1 et N2. Ces espaces prennent la forme de rubriques spécialisées dans les journaux d'informations : « La Tchatch de Mola » dans *Postwatch*, « L'Homme de la rue » dans *Cameroon Tribune*, « Takala et Muyenga » dans *Le Messenger* et « Pouokam et Mekat au boulevard Wanko » dans *Ouest Echos*.

Malgré ces efforts de régulation de la tension praxéologique entre N2 et N1, le flux de transfert déborde régulièrement de ces espaces artificiels que sont les rubriques spécialisées pour envahir, pour ainsi dire, d'autres colonnes de journaux, spécialement celles traitant des faits de société. La raison, nous l'avons vu, c'est que la restitution d'une information culturellement située s'accompagne de contraintes communicationnelles que ne satisfait pas toujours la norme exogène. La tendance est de plus en plus pour les journalistes à privilégier l'efficacité communicative au détriment de la « correction » du style. À ce titre, une certaine presse linguistiquement plus « opportuniste » s'est approprié la norme locale comme code privilégié de la diffusion de l'information (*LPP*, *CCJ*), ce qui en fait une presse de proximité dans laquelle beaucoup de Camerounais notamment jeunes, se reconnaissent.

<sup>31</sup> Transfert lexical ; signifie 'conducteur de moto-taxi'.

## Conclusion

La « vernacularisation » de l'écriture journalistique au Cameroun peut aussi être interprétée comme la transposition de l'oral dans l'écrit. Toutefois, un tel argument ne rend pas justice à la dynamique et à la mutabilité qui caractérisent la vie de toute langue, et qui génèrent le changement linguistique. Sauf à considérer l'écriture comme une langue à part, distincte de l'oral dont il est pourtant généralement admis qu'il précède l'écrit, on ne peut, de manière pertinente, tenir ce dernier en marge du changement linguistique. Dans la presse camerounaise d'expression francophone, le dualisme linguistique aboutit à une sorte de diglossie fonctionnelle entre N1 et N2, étant donné que leur gestion les situe dans des espaces d'expression bien circonscrits. Il faudrait sans doute aussi intégrer dans l'analyse la subjectivité individuelle du journaliste qui signe un reportage ou une chronique, et dont la sensibilité plus marquée à telle ou telle autre norme du français peut générer, à l'intérieur d'un même journal, des formes d'écriture mêlées.

## Bibliographie

- BITJAA KODY, Z. D. (2003). *Annuaire des Langues du Cameroun*. Yaoundé, CERDOTOLA.
- CRESSELS, D. (1991). *Description des langues négro-africaines et théorie syntaxique*. Grenoble, Ellug.
- DIEU, M. et alii (1983). *Situation linguistique en Afrique Centrale : Atlas Linguistique du Cameroun. Inventaire préliminaire*. Paris / Yaoundé, ACCT / CERDOTOLA / DGRST.
- ECHU, G. (1999). « Historique du bilinguisme officiel au Cameroun », in Mendo Zé, G. (éd.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, Publisud, pp. 96-111.
- ELOUNDOU, V. (à paraître). *Études des pratiques linguistiques en camfranglais dans les centres urbains camerounais : le cas de Yaoundé*. Thèse de doctorat, Université de Provence.
- FEUSSI, V. (2006). *Une construction du français à Douala-Cameroun*. Thèse de doctorat, Université François Rabelais de Tours.
- FREI, H. (1921 / 1982). *La grammaire des fautes*. Genève, Slatkine.
- GRIMES, B. F. (1996). *Ethnologue*. 13<sup>e</sup> édition ; SIL Inc, Version Web.
- GUILBERT, L. (1975). *La créativité lexicale*. Paris, Larousse.
- HAGÈGE, C. (1982 / 2005). *La structure des langues*. Paris, PUF.
- JARVIS, S. & PAVLENKO, A. (2008). *Crosslinguistic Influence in Language and Cognition*. New York & London, Routledge.
- JIKONG, S. Y. (1985). *Adverse Interpersonal Relations in Cameroon : A Study of the Competence of Communication*. Thèse de doctorat d'État, Université de Yaoundé, FALSH.
- MANESSY, G. (1994). *Le français en Afrique Noire. Mythes, stratégies, pratiques*. Paris, l'Harmattan.

- MENDO ZÉ, G. (1999). « Le français : enjeux et stratégies », in Mendo Zé, G. (éd.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, Publisud, pp. 331-337.
- MINYONO-NKODO, M. F. (1999). « Itinéraire linguistique des écrivains camerounais dans la langue française. À la recherche d'une parole autochtone », in Mendo Zé, G. (éd.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, Publisud, pp. 267-281.
- NGUÉ UM, E. (2010). *L'Expression de l'interrogation en français parlé au Cameroun. Une approche anthropolinguistique*. Thèse de doctorat, Université de Provence (Aix-Marseille1).
- NZESSE, L. (2009). « Le français au Cameroun : d'une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française (1990-2008) », in *Le français en Afrique* n°24, Nice, Institut de linguistique française-CNRS.
- RENAUD, P. (1976). « Le français au Cameroun », in *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines* n°7. Yaoundé, FLSH, pp. 17-41.
- SIMO NGUEMKAM-SOUOP, A. L. (2009). *La variation du français au Cameroun. Approche sociolinguistique et syntaxique*. Thèse de doctorat, Université de Provence.